

Kokum et Wawaté sont les grands-parents
de tous les enfants du monde.
Vous qui m'écoutez,
moi qui vous parle,
nous sommes frères et sœurs,
car nous sommes les petits-enfants de la Lune
et des Aurores Boréales.



PROLOGUE

Mon grand-père s'appelait Wawaté, un nom algonquin qui signifie « Aurores Boréales ». Il s'appelait ainsi car c'était un homme d'intelligence et de lumière. Cela éclatait dans ses petits yeux d'ours, ronds et foncés comme des bleuets dans la rosée du matin. Cela chantait dans sa voix grave comme le mugissement du vent dans la cime des grands arbres. Cela se voyait dans ses gestes qui, lorsqu'il nous parlait le soir autour du feu, montaient vers le ciel comme autant d'ombres mystérieuses parmi les étincelles étoilées.

Ma grand-mère s'appelait Kokum, ce qui se traduit par « Lune ». Elle s'appelait Lune car elle était généreuse et féconde.

Et moi, qui vous parle aujourd'hui, je suis Pien, ou Pierre. Je suis le petit-fils et l'héritier de la Lune et des Aurores Boréales.

Si vous regardez le ciel, l'hiver, un soir de lune, vous entendrez les aurores boréales vous chanter à l'oreille en harmonie avec les battements de votre cœur: «Wawaté, Wawaté, Wawaté.» Les aurores boréales danseront pour vous, dans le firmament embrasé, la folle farandole du Nord.

Wawaté connaissait comme le fond de son sac non seulement l'immense forêt boréale, mais aussi les surprenantes toundra et taïga, de même que leurs valeureux habitants nomades, comme lui, jusque dans l'âme.

Ce vieil homme, qui avait toujours bon pied, bon œil, avait foulé de ses mocassins en peau d'orignal tous les sentiers et tous les portages. De son canot d'écorce, il avait manœuvré l'aviron sur tous les lacs et toutes les rivières, battu les neiges les plus épaisses, chaussé de ses larges raquettes en babiche d'orignal.

Wawaté, en grand Anishnabé¹ qu'il était, marchait sa vie en toute liberté. Non seulement la marchait-il, mais il la chantait, la dansait, la priait et la contait au rythme de son tambour qu'il accordait aux battements de son cœur et de l'univers. Il était entier. Un tout. Un tout-puissant. C'était un guérisseur car il avait appris dans la forêt, son immense territoire intérieur, à regarder comme pas un avec ses yeux, à sentir avec ses narines, à toucher avec ses mains, à écouter avec ses oreilles, et à aimer avec tout son être.

¹ Anishnabé: premier homme, humain originel



Wawaté contait sa vie
au rythme de son tambour.

Il était Histoire.

Et les histoires qu'il nous racontait, il disait les tenir de ses ancêtres qu'il portait en lui ainsi que des hommes et des femmes qu'il avait eu le privilège de rencontrer au cours de ses voyages. Mais il s'inspirait surtout de l'air sacré qu'il respirait, de l'eau pure qu'il buvait, de la nourriture divine qu'il mangeait et de l'amour qui l'unissait aux hommes, aux animaux et à la Terre.

Depuis des temps immémoriaux,
nous avons appris beaucoup de choses
en observant les animaux,
en respectant les arbres,
en naviguant au gré des courants
sur les rivières qui vont de lac en lac,
en écoutant attentivement les vents
qui viennent de partout,
chargés de paroles.
La Nature est notre école
et nous n'aurons jamais fini
d'apprendre.



Kokum me disait souvent en regardant
le lac Cabonga, la voix émue,
le regard fier : « Regarde, mon enfant,
regarde comme c'est beau ! »
Et le lac, dans sa grande pureté,
se mettait à briller de tous ses feux.
Kokum traçait déjà le sentier de ma vie.



JE DÉCOUVRE UNE PARTIE DE MON CHEMIN DE VIE

En fin d'après-midi, été comme hiver, j'allais chez Kokum et Wawaté, mes grands-parents. Je descendais la falaise rocailleuse jusque sur la plage du lac Cabonga, mot qui veut dire «là où le sable des plages est doré comme les rayons du soleil du mois des fraises». Je suivais l'étroit sentier battu dans la neige profonde ou je marchais pieds nus à la frange des vagues. Mes chevilles s'enfonçaient sous l'eau dans le sable humide. J'aimais cette douce sensation de fraîcheur. Puis, à la pointe de sable, je prenais un raccourci en tournant carrément à droite et j'empruntais une piste invisible à l'œil de l'étranger. Elle serpentait au pied des longs troncs des pins qui s'élevaient comme des colonnes de pierre surgissant des entrailles de la terre.

Cette sente était celle des Anishnabés. Elle avait été battue au cours des millénaires par les mocassins et les pieds nus de mes ancêtres. Elle contournait les arbres, grimpait une petite colline, sautait le ruisseau, enjambait les racines noueuses qui ondulaient à fleur de terre.

Moi, je marchais en silence, solitaire, habité par mes pensées. Les grandes aiguilles sèches de pin rougissaient le sol et parfumaient de résine l'air que je respirais profondément.

Dans la pinède, je flânais un peu, pas trop longtemps. Je m'imprégnais de ces lieux mystérieux et odorants. J'aimais les couleurs, les odeurs, la quiétude et la solennité qui y régnaient. À certains endroits, sous les premières branches, je voyais poindre de petites croix en bois. C'était des tombes. Ailleurs il n'y avait pas de croix mais un cairn fait de pierres empilées les unes sur les autres. Là aussi reposaient mes ancêtres. Wawaté m'avait un jour montré d'autres signes à peine perceptibles : une dépression dans le sol, une marque sur un arbre. Ou tout simplement la mémoire d'un lieu. La pinède était le cimetière des Anishnabés. C'est ici que les aînés avaient choisi de vivre leur vie d'esprits. La pinède était leur paradis et grand-père m'avait confié : « Écoute bien, ouvre ton cœur, c'est ici que règnent les esprits. Ils sont dans le bruissement des ailes des oiseaux et, comme les oiseaux, ils ne sauraient exister sans les arbres. »

Mes grands-parents habitaient un petit camp de trappeur qu'ils avaient hérité du père de Kokum : Antan¹ Brascoupé. Ils avaient leur territoire de chasse dans la

¹ Antan : André

région de Lac aux Quenouilles, mais n'y allaient pas souvent depuis quelques années. Ils étaient trop vieux pour continuer la vie de trappeurs et de voyageurs.

Un soir, au souper, alors que je me préparais à rendre visite à mes grands-parents, mon père me lance tout bonnement: « Écoute bien ce conseil que Wawaté m'a donné, il y a longtemps. Si tu le mets en pratique, comme moi je l'ai fait, il te sera grandement utile. Dans la vie, il faut d'abord se questionner soi-même avant de penser à questionner les autres. Mais si tu ne trouves pas de réponse satisfaisante sur ton propre chemin, alors tu dois réfléchir à la question et ne jamais hésiter à interroger les sages. À chacune de tes visites chez Kokum et Wawaté, prends l'habitude de leur poser une question, une seule. Tu verras, ça leur fera plaisir et tu t'instruiras aussi. Les grands-parents sont là pour répondre aux questions. Si tu ne leur demandes rien, ils ne te diront rien car ce que tu veux savoir, comme ce que tu sais, t'appartient. »

J'ai été impressionné par ces paroles de mon père. Ce soir-là, j'ai traîné dans l'eau qui me chatouillait les pieds en répétant: « ... ce que tu veux savoir, comme ce que tu sais, t'appartient... »

D'autres enseignements de Wawaté me revenaient en mémoire. Un jour il m'avait dit: « Les Blancs croient que lorsqu'ils meurent, ils meurent à tout jamais. Mais nous, les Anishnabés, nous ne mourons pas complètement. Nous sommes comme notre Grand-Père le Soleil, notre

Grand-Mère la Lune, les Saumons, les Caribous, les Oies sauvages, toujours en mouvement, en migration. Nous voyageons sans cesse dans un grand cercle, comme la rosée du matin qui perle sur la feuille avant de tomber sur le sol en goutte d'eau et de se frayer un chemin jusqu'à la rigole. La goutte d'eau se laisse emporter dans le courant du ruisseau. Celui-ci se jette dans la rivière qui, à son tour, va tout bonnement mourir dans la mer. À nouveau, la goutte d'eau monte, monte haut dans les nuages. Elle fait le tour de la Terre, poussée par le vent. Elle ne connaît pas de frontières. Puis, un jour, elle redevient rosée du matin. Elle se gorge de soleil clair avant de reprendre le chemin de la mer et des nuages. Et la vie continue. »

J'avais alors tout de suite assuré à Wawaté que je vivrais toute ma vie comme un Anishnabé et que, si je mourais un jour, je voudrais que ce soit comme la goutte d'eau.

J'ai pris plus de temps que d'habitude pour traverser la pinède. Seules les pies froufroutaient et piaillaient. La forêt était accueillante, calme, silencieuse. On aurait dit qu'elle me retenait dans ses bras, me cajolait, m'enjôlait. J'ai d'abord cru qu'elle avait quelque chose à me dire, une confidence à me faire. Je me suis mis à l'écoute. Puis, j'ai repensé aux conseils de Shipun, au souper, et je me suis dit que c'était peut-être à moi de chercher, de lui poser une question...

Le soleil rouge se couchait dans mon dos, tout au fond de la Baie aux Ouaouarons du lac Cabonga. Ses derniers

rayons chauds glissaient en éclats de lumière sur les longues aiguilles vertes des pins géants. Je me suis arrêté devant un pin au tronc droit et fier. Je l'ai regardé longuement et je lui ai dit : « Mon ami, s'il y a un paradis quelque part dans les nuages, comme nous l'a raconté le missionnaire, je refuse tout net d'y aller. Car j'ai la ferme conviction que je ne pourrais pas y être plus heureux que je le suis ici, en cet instant même. Moi, Anishnabé marchant dans mes mocassins parmi les pins anciens et tous les esprits de mes ancêtres qui les connaissent bien, je suis d'ici, enraciné profondément dans cette terre, d'ici et de nulle part ailleurs. » Et j'ai repris mon chemin.

Je sentais la présence bienveillante des esprits au cœur de la pinède. Les longues plumes soyeuses de leurs ailes me frôlaient les jambes, me cajolaient les joues comme le vent moelleux du printemps. J'entendais leurs bruissements dans le feuillage encore tendre. Je sentais leur souffle dans mon cou. Ils posaient leurs mains sur mon épaule et battaient doucement le tambour sur mon cœur. En passant devant mon arbre, j'ai compris. J'étais heureux, rempli d'une émotion que je ne connaissais pas, d'un bonheur nouveau. Je venais de découvrir une partie de mon chemin de vie, celui sur lequel je marchais déjà sans trop m'en apercevoir.

J'ai poursuivi ma route à travers la forêt sur le sentier millénaire, discret, à peine perceptible, qui menait à la cabane de Kokum et Wawaté.

Ma grand-mère Kokum me disait :
« Je me sens grandement responsable
de la migration des outardes dans le ciel bleu,
du fret de l'esturgeon dans l'eau claire,
du mûrissement de la chikouté
dans la savane verte,
du ravage de l'orignal dans la neige blanche,
car je suis l'ancêtre des générations à venir,
la grand-mère des petits enfants à naître. »

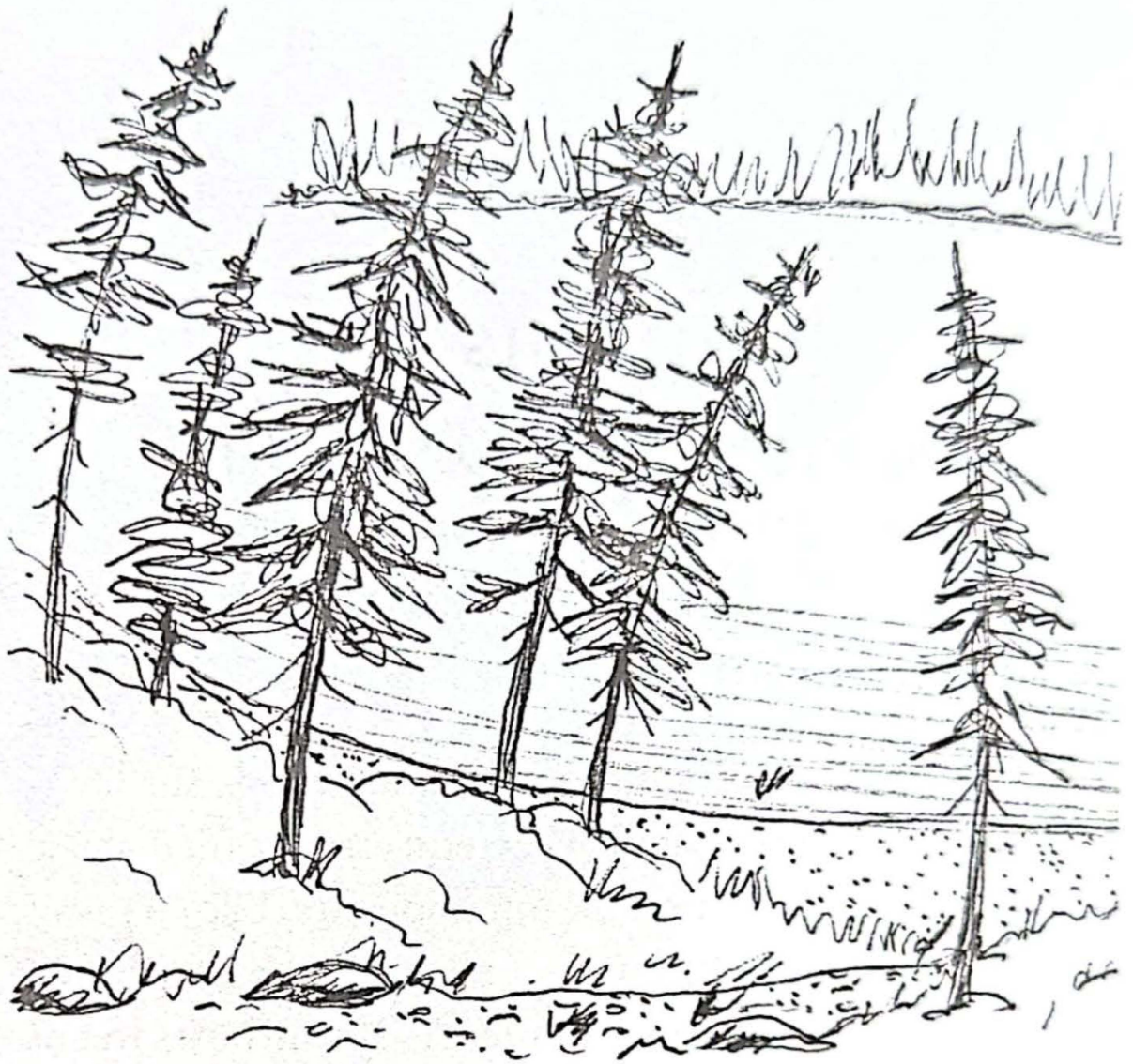


JE SUIS UN HOMME D'HIVER!

J'étais, me disait Kokum quand nous étions sur la falaise, «un homme d'hiver». Cette essence hiémale, je la ressentais et je la vivais dans tout mon être. Elle en savait quelque chose, ma grand-mère, puisqu'elle a accouché ma mère. Kokum m'a donné la lumière: «J'ai mis mes mains en nid d'oiseau et tu es tombé dedans», me racontait-elle avec un grand sourire. Ses yeux s'illuminaient.

Je suis né dans sa petite cabane, bâtie le long de la Nipishish, à l'orée de la pinède. J'ai vu le jour en septembre, le mois au cours duquel les Anishnabés préparent tout leur barda pour «monter dans le bois¹», mais j'ai été conçu en décembre, le petit mois d'hiver, celui qui introduit le gros mois de janvier.

¹ *Monter dans le bois*: aller en forêt, dans les territoires de chasse



J'ai commencé à marcher ma vie
au début de l'hiver.

Ce qui compte, pour savoir qui on est, c'est le moment de la conception. C'est là que la vie se renouvelle, que notre soleil se lève pour entreprendre sa course. C'est là que nous commençons à marcher notre vie. Notre chemin se trace d'abord dans le ventre de notre mère. Le mien,

mon chemin, il est comme une piste de raquettes laissée par le marcheur dans la neige fraîche du matin.

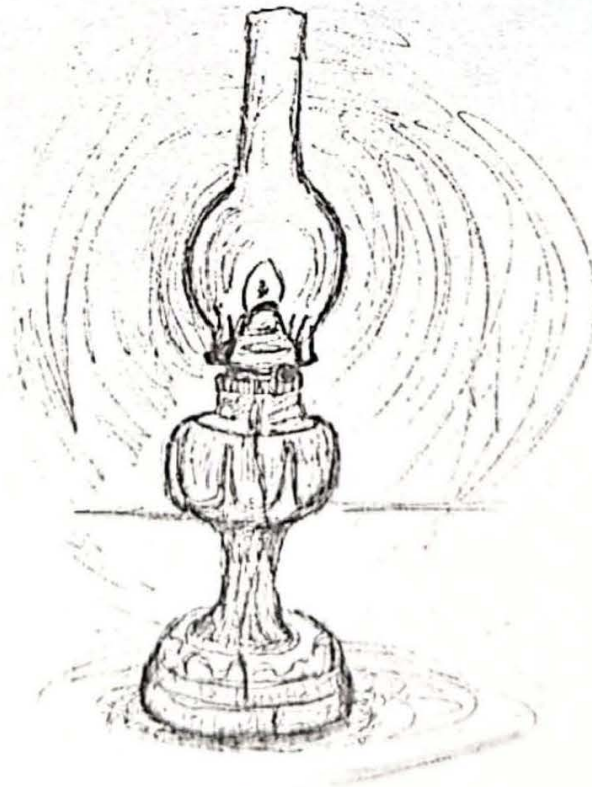
À ma naissance, j'ai reçu une belle paire de mukluks² en peau d'orignal boucanée, ornés de fourrure de castor et décorés de piquants de porc-épic teints en rouge. La coutume veut qu'un nouveau-né Anishnabé bien chaussé fasse bonne route toute sa vie et marche avec respect sur la Terre mère. Je conserve précieusement ce premier cadeau que m'a fait la vie, ainsi qu'un petit capteur de rêves pas plus grand qu'une bague. J'ai longtemps gardé ce dernier épinglé à mon vêtement de nuit. Un capteur de rêves qui m'a été offert pour que, ma vie durant, je ne fasse que de beaux rêves.

Je me sentais bien dans notre maison même si ma chambre, en hiver, était aussi froide et humide qu'une caverne. Je ne disais pas que je couchais dans ma chambre, mais dans ma ouache³, tel un ours noir qui hiberne. Ça faisait bien rire tout le monde. J'ai du plaisir à faire rire les gens. On ne comprend pas toujours mon humour, mais ce n'est pas grave.

² Mukluks: mocassins hauts d'hiver

³ Ouache: gîte d'un animal sauvage

Dehors le vent était en colère
et notre petite cabane
en bois rond frissonnait.
Les longues épinettes noires
et les gros pins rouges
se contractaient dans la nuit.



MON PÈRE ÉTAIT ÉTONNANT COMME LA RIVIÈRE

Mon père était un géant. Il devait se pencher pour franchir la porte de notre maison. Lorsqu'il s'asseyait sur une chaise, elle paraissait minuscule et j'avais peur qu'elle s'écrase sous son poids. Il avait une forte carrure, le cou en tronc d'arbre, des mains d'ours. Le chasseur Antan affirmait en riant que Shipun n'avait pas besoin de raquettes pour marcher sur la neige. Ses pieds suffisaient!

Quand on avait rencontré mon père une fois, on ne l'oubliait jamais. On savait pour la vie qui était Shipun. Non seulement à cause de sa prestance, mais surtout de son charisme, du calme qui se dégageait de tout son être et de la confiance qu'il inspirait.

Il avait des yeux mystérieux, de ciel profond, et un éternel sourire dessiné sur les lèvres. Les gens qui ne le

connaissaient pas intimement avaient l'impression que cet homme souriait tout le temps. Ils se trompaient. Parce qu'il parlait peu et par timidité, au lieu de dire bonjour, il saluait d'une façon qui lui était particulière en souriant des commissures des lèvres et en écarquillant ses yeux légèrement bridés. Son sourire lui creusait deux fossettes et toute sa figure s'animait.

Mon père était étonnant comme la rivière. Il avait ses jours calmes, ses méandres, ses remous. Mais quand la colère grondait en lui, il devenait torrent. C'était la débâcle au printemps. Les glaces se fracassaient, s'empilaient les unes sur les autres dans un vacarme d'enfer. Je voyais dans ces moments-là la nature se déchaîner. Heureusement, j'ai appris très jeune à naviguer dans ses remous les plus tumultueux, ce que ma mère, elle aussi une femme entière, n'a jamais su faire.

J'adorais Shipun comme seul un enfant peut aduler son père, d'un amour sans détour, sans frontières. Sans qu'il ait à me le dire, je savais qu'il m'aimait et surtout, qu'il m'estimait. J'étais son fils et il en était heureux. J'étais prêt à tout lui pardonner.

Mais je le craignais également. Je connaissais sa puissance destructrice. Ma mère aussi. Un jour, elle est retournée vivre en ville. Je pensais souvent à elle, surtout le soir quand je me couchais dans ma glacière. J'imaginai qu'elle venait me border, m'embrasser et je la remerciais de ne pas m'avoir emmené avec elle. Dans son for intérieur, ma

mère savait que j'étais d'un autre monde, comme Shipun, et que nous appartenions tous deux à la forêt. Nous ne parlions jamais d'elle, mon père et moi. Une fois seulement, il a déclaré: « Ce que ta mère a fait, elle l'a fait pour le plus grand bien de nous tous. Elle a eu du courage. »

Debout près du poêle chauffé à blanc, la figure rougie par cette chaleur, la micouenne plongée dans le chaudron, mon père remuait lentement ses bines et me racontait l'histoire de Wapushish¹, le petit lièvre imprudent. Il remuait ses épaules, sa tête, ses sourcils et sa bouche pour mimer les déplacements du petit animal et il n'avait pas son pareil pour imiter les cris de tous les animaux dont il parlait.

Le petit lièvre Wapushish est heureux au clair de lune. Il peut courir partout dans sa forêt de pins et de sapins, traverser les clairières, se faufiler sous les branches des arbres. Il est tellement content, le petit lièvre, qu'il saute, saute, saute haut, saute à quatre pattes, bondit à gauche, bondit à droite, par-dessus tous les obstacles. Rien ne peut l'arrêter.

Le petit lièvre saute, tambour battant, le cœur content. Il virevolte dans tous les sens comme un flocon de neige tout blanc soufflé par les grands vents...

« Hou... Hou... Hou... »

« Que se passe-t-il? Qui est là? »

¹ Wapushish : levraut

Le Vieux Hibou Gris, caché dans la tête chevelue d'une épinette noire, surveille de ses deux grands yeux le petit lièvre qui saute, content, content. Il attend sa chance.

« Hou... Hou... Hou... » se dit-il en silence, sans même cligner de l'œil tant il est attentif.

« La patience... La patience... La patience est toujours récompensée. »

Vroum!

Le hibou s'élanche de toutes ses forces. Quatre coups d'ailes qu'il veut mortels.

Le vieux rabougri se propulse, passe à l'attaque de sang-froid, le bec crochu, pointu, les griffes grandes ouvertes, prêtes à saisir Wapushish. Il le tient déjà dans ses serres...

Mais le petit lièvre saute, saute, saute haut, saute à quatre pattes, bondit à gauche, bondit à droite, par-dessus tous les obstacles, saute de côté...

Vroum!

Le Vieux Hibou Gris l'a manqué. Il atterrit bien malgré lui tête première dans une vieille épinette rêche. Il n'a perdu que quelques plumes, mais il a bien failli perdre la vie et l'honneur. Le pauvre est plutôt mal en point.

Wapushish, quant à lui, saute, saute, saute, saute haut et est content, content de son destin qu'il ne troquerait pour rien.

Du haut des airs, dans le ciel, invisible, le Grand Aigle à tête blanche fait sa ronde de nuit. Il plane en cercle sur son immense territoire sans faire de bruit. De ses yeux perçants,

il a vite repéré Wapushish qui saute, saute, par-dessus les dunes de neige au clair de lune.

L'aigle vigilant se faufile tel un fantôme parmi les longues ombres des arbres qui se profilent et s'emmêlent sur la neige bleue. Il descend lentement, se rapproche. Soudain, il plonge tête première. De toutes ses forces, il fend l'air et siffle comme une flèche décochée par un puissant archer, ses redoutables serres noires, courbées, prêtes à saisir vivant l'insouciant. Il va certainement l'enlever d'un souffle, le déchiqeter d'un coup de bec. Wapushish est en danger. Que va-t-il lui arriver ?

Le petit lièvre saute, saute, saute haut, saute à quatre pattes, bondit à gauche, bondit à droite, décampe, détale, saute de travers, fait une culbute et, tel un acrobate accompli, revient derrière. L'aigle est pris dans le tourbillon de son puissant élan. Surpris par la manœuvre, il ne peut plus faire marche arrière, ni changer sa course. Il s'écrase en criant sa rage dans un nuage de neige et de plumes au milieu de la clairière.

Wapushish, quant à lui, saute, saute, saute, saute haut et est content, content de son destin qu'il ne troquerait pour rien. Il vole et son cœur bat très fort, mais il est plus que jamais content, content.

Tapi sous les branches basses d'un sapin écrasées sous le poids de la neige, aussi immobile qu'une pierre, le Renard Roux salive en attendant son tour. Bien caché dans les broussailles givrées, le rusé est prêt à se jeter à deux pattes

sur Wapushish, la gueule ouverte. Ses longs crocs blancs sont impatients de croquer l'imprudent.

« Par ici... Ici... Ici... Petit... Petit... Petit... »

Mais le renard est drôlement inquiet. Ses oreilles fines ont entendu au loin le Grand Loup Noir hurler sa faim. Le loup invite ses frères et ses sœurs à se joindre à lui pour courir la forêt de la pleine lune. C'est de mauvais augure pour le renard. Il lui faut faire vite sinon...

« Ah! je le connais bien, celui-là. Il est vorace. Il a toujours faim. Les loups sont des sans-cœur! Ouais, des bandits de grand chemin! Ils ne laissent jamais rien pour les plus petits qu'eux », se dit-il dans son for intérieur.

Le Grand Loup Noir invite bel et bien ses frères et ses sœurs à se joindre à lui pour courir la forêt par ce beau soir de pleine lune. De son côté, Wapushish saute, saute, suit son chemin dans la neige folle.

Le Renard Roux jaillit tout à coup. Il sent déjà sa proie dans sa gueule, mais le petit lièvre saute, saute, saute très haut, saute à quatre pattes, bondit à gauche, bondit à droite, fait un détour et une entourloupette comme lui seul en est capable. Hardi, il prend sur-le-champ un raccourci qui lui sauve la vie!

Le renard n'attrape dans ses pattes que de l'air froid et quelques flocons de neige.

Le petit lièvre est content, content, content. Il saute à gauche, saute à droite, fonce droit devant, ne voit pas le



Le petit lièvre
saute,
tambour
battant,
le cœur
content.

*collet tendu juste là, sous son nez, et se prend le cou dedans.
Il tire à gauche, tire à droite et... se pend!*

Moi, le Chasseur, dans mon rêve, je saute, je saute de joie, content, content:

« Mmmm... »

Je vais manger un ragoût de lièvre bien gras, fumant, fumant aux saveurs de sapin, d'épinette et de printemps. Un lièvre sauteur que j'ai pris cette nuit de pleine lune dans mon nœud coulant. Je dors sur mes deux oreilles, le sourire aux lèvres et mon cœur bondit, content, content!

« Mmmm... »

Miguetch veut dire merci,
et kitshi miguetch, merci infiniment.

Mon père disait : « Mon enfant,
ne quémande rien dans tes prières.
Remercie toujours pour ce que tu as reçu.
Ce serait un sacrilège de demander quoi que ce soit
au Kitshi Manitou, car il t'a donné la vie
et tu ne peux rien espérer de mieux. »



C'ÉTAIT NOTRE AVION

Pendant tout l'été, les Anishnabés s'activaient à préparer l'hiver. Ils rêvaient à leur territoire de chasse. Ils en parlaient longuement le soir autour du feu. L'hiver était en quelque sorte indissociable du territoire. L'un n'aurait pu exister sans l'autre. Et c'est en forêt que l'Anishnabé trouvait son bonheur et sa raison d'être.

Shipun leur vendait à crédit des pièges, des haches, des carabines, des munitions, des filets, de la ligne à pêche, des vêtements, du tabac, du lard salé, de la graisse¹, des haricots, du tissu, de la farine, du sucre, du sel, du thé... En somme, tout ce dont les chasseurs avaient besoin pour passer une partie de l'hiver au cœur de la forêt de l'immense territoire de l'Abitibi. Mon père disait que « peu importe où se trouve un Anishnabé, il transporte son territoire en lui et il neige sans cesse dans son cœur ». Et je trouvais que ce qu'il disait était beau et plein d'amour.

¹ Graisse: saindoux

Au mois de décembre, mon père préparait fébrilement sa tournée de janvier. Il faisait alors la visite de tous les campements en hydravion sur skis. Ce moment de l'année était important pour les familles de trappeurs vivant au loin sur leurs lignes de trappe et pour nous aussi qui avions hâte de les revoir. Elles nous attendaient avec impatience.

Pour mon père, c'était un heureux retour aux sources. Il avait vécu toute sa jeunesse en forêt et il en gardait des souvenirs émouvants. Pour moi, ces voyages alimentaient mon imaginaire et me procuraient de grands moments de plaisir. Je sentais que j'étais fait pour cette vie de défis dans le froid et la neige.

Notre avion était un Otter² arborant les couleurs de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Un appareil énorme, aux ailes puissantes, massif comme une montagne, bruyant comme les chutes de la rivière au Tonnerre et puant comme un ours à long poil qui s'est fait copieusement arrosé par deux mouffettes à l'automne.

Le gérant du poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson partait en tournée des vastes territoires de chasse des Anishnabés et moi, j'avais le privilège de l'accompagner. Je redevais alors son *helper*. Je me trouvais chanceux d'avoir un père gérant du poste de la Baie d'Hudson.

² *Otter*: avion de brousse

En décembre, nous préparions un à un les ballots de marchandises. Mon cousin William nous aidait dans l'entrepôt. Des sacs en toile de lin pleins de farine Robin Hood³, d'autres en jute contenant des haricots, des boîtes solides remplies de munitions, d'allumettes, de clous, de petits sacs de sel, de sucre, de fil ou d'aiguilles étaient regroupés en lots à l'intention des Matchewan, Brascoupé, Papati, Rankins, Wawaté, Ratt, Whiteduck, Commanda, Kishtabish.

Dans une des boîtes, Shipun ajoutait toujours des surprises cachées dans un sac en papier brun : une boîte de chocolat amer, des tubes de perles multicolores, des sachets de Jell-O^{®4} aux cerises, une poignée de gomme baloune⁵ rose en boules dures comme la résine d'une vieille épinette noire.

Le 2 janvier au matin, je me postais sur la falaise dès les premières lueurs du jour et j'attendais anxieusement l'avion, emmitoufflé dans mes gros vêtements en duffel⁶, planté dans la neige comme une sentinelle. Mon père disait que j'avais l'air d'un bonhomme de neige. La tête enfouie dans le capuchon de mon anorak, je scrutais l'horizon à travers le halo de fourrure de renard roux qui le bordait, les yeux plissés pour voir plus loin dans le vent,

³ *Robin Hood*^{MD} : marque de farine tout usage

⁴ *Jell-O*^{MD} : marque d'un dessert en gelée

⁵ *Gomme baloune* : gomme à mâcher

⁶ *Duffel* : molleton anglais (mot tiré de l'anglais)

le froid et la grisaille du matin. Je savais où regarder. L'Otter arrivait de Val-d'Or. Il venait du Nord. Je l'entendais avant même de le voir. Un ronronnement doux dans l'air sec et glacial. Un ronronnement qui flottait sur la cime de la montagne avant de se faire de plus en plus clair. C'était notre avion. Je savais aussi que mon père l'avait entendu. Shipun se préparait à aller à la rencontre du pilote pour lui souhaiter la bienvenue. C'était toujours le même. Il venait régulièrement l'été.

Je distinguais un point noir à l'horizon, pas plus gros qu'un maringouin. Un point qui grossissait à vue d'œil et se transformait pour moi en corneille, en goéland, en corbeau, en outarde. L'Otter passait en rase-mottes au-dessus de ma tête dans un bruit d'enfer. Il battait des ailes pour me saluer, faisait un cercle, se positionnait face au vent au fond de la baie et descendait lentement, léger, se laissant porter par l'air comme un faucon. Il frôlait dangereusement de ses skis la tête sombre des arbres. J'oubliais le froid qui me mordait les joues, le vent puissant du large qui m'assaillait à coups de bélier. Je retenais mon souffle. À la dernière minute, le pilote accélérât et le moteur crachait sa force en grondant puissamment. L'Otter relevait son nez, traînant de la queue et, graduellement, l'oiseau de fer se posait en douceur sur la glace. Les skis glissaient sur la petite neige blanche, traçant au fur et à mesure sur le lac deux sillons sombres, bien droits.

L'avion venait vers le poste. Parvenu à la rive, il stoppait en rugissant et tournait presque sur lui-même en soulevant un immense nuage de neige qui le faisait disparaître complètement. Soudain, c'était le silence total, aussi subit et impressionnant que le vacarme de l'atterrissage. La poudrière de sucre fin retombait en poussière et était ramassée sur-le-champ par le vent qui rôdait sur la glace. L'Otter apparaissait, immobile. Un beau monstre de tôle qui dégageait une force indescriptible, qui imposait la crainte et le respect.

La porte de l'avion claquait dans l'air rude. Nous étions déjà sous l'aile pour accueillir le pilote, Monsieur Jos Fecteau.

– Salut, Shipun, comment vas-tu ?

– Salut, Jos ! Ça va. Et toi ?

Les deux hommes, contents de se revoir, enlevaient leur mitaine droite et se donnaient la main en se tapant dans le dos. Ils se connaissaient de longue date. C'est Monsieur Jos Fecteau qui, depuis toujours, assurait le transport aérien du poste.

Monsieur Jos Fecteau était un pilote d'expérience. Il connaissait le territoire dans ses moindres recoins pour l'avoir visité plusieurs fois du haut des airs, été comme hiver. Les caprices du temps n'avaient plus de secret pour le vieux musher⁷ du ciel : les vagues cassantes sur les

⁷ Musher : maître de traîneau à chiens

grands lacs, le vent de côté imprévu, le blizzard soudain, la poudrierie folle qui obstrue la vue et court sur la glace comme un troupeau de caribous à l'épouvante, le verglas qui colle à la carlingue comme une carapace et transforme l'avion en véritable tortue.

Lorsque quelqu'un mentionnait tout haut qu'il était un bon pilote, Monsieur Jos Fecteau s'en tirait toujours avec la même entourloupette: « Ce doit être vrai. En vingt ans de pilotage, je n'ai jamais laissé personne en l'air! »

Il était connu chez les Anishnabés comme « le Renard Blanc » car, du haut des airs, il avait du flair, et depuis que nous le connaissions ses cheveux étaient blancs comme l'écorce d'un jeune bouleau. Tout le monde aimait Monsieur Jos Fecteau.

Après avoir salué mon père, le pilote se tournait vers moi:

- Salut, Grand Bonhomme!
- Salut, Monsieur Jos Fecteau. Je suis content de vous voir!
- Tu es prêt pour un autre tour du monde dans ma limousine?

Monsieur Jos Fecteau était le seul Blanc à connaître mon nom secret. C'est pourquoi il m'appelait « Grand Bonhomme ». Il faisait semblant de me donner une tape sur les fesses avec sa mitaine libre et je bondissais de côté pour l'éviter. C'était sa façon à lui de m'exprimer son amitié. Il passait son bras gauche autour de mes épaules et



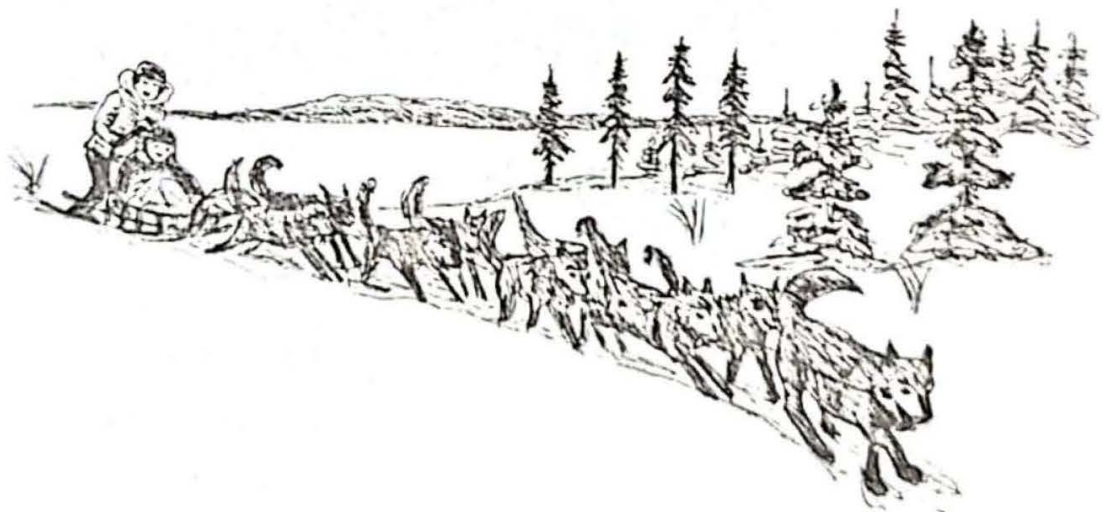
J'étais content d'être avec Shipun,
mon père, et Monsieur Jos Fecteau.

nous prenions ensemble la route du poste, luttant contre le vent qui ne cessait de nous harceler. Une bonne tasse de thé chaud et de la banique nous y attendaient.

« Pien, me dit-il en cours de route dans le vent, quand tu viendras à Val-d'Or, je vais te présenter ma fille. Elle a ton âge et elle a bien hâte de te connaître. Je suis certain que vous feriez de bons amis. »

Lors de tous mes voyages, je m'asseyais toujours à côté du pilote et je l'observais sans dire un mot. Je connaissais toutes les commandes par cœur. Ce matin-là, j'ai atterri l'Otter dans ma tête et dans mon cœur.

Chaque Anishnabé
est une goutte d'eau tombée du ciel,
une étoile filante qui glisse à l'horizon.
Nous sommes des hommes
et des femmes libres.
Ensemble nous formons
un grand peuple en mouvement.



L'ÉQUIPAGE VOLAIT DANS LES AIRS

Toute la famille était maintenant sur la glace. Et même si nous étions attendus, nous étions de la visite rare qui tombait du ciel! Nous connaissions l'avion depuis longtemps, certes, mais cet engin restait toujours pour nous tous un mystère qui alimentait régulièrement nos conversations.

« Si les Blancs n'avaient inventé que l'avion, disaient les vieux, ce serait déjà une chose extraordinaire, exceptionnelle. » Mais nous savions qu'ils étaient capables non seulement du meilleur mais aussi du pire.

Les bras puissants s'activaient comme des pattes d'araignée et les nouvelles marchandises étaient vite déchargées de l'avion, montées dans le traîneau, tirées par les gros chiens esquimaux jusqu'au camp où elles étaient à nouveau déchargées. Les femmes déballaient et rangeaient

tandis que nous chargions trois lourds ballots de fourrure. Nous faisons le trajet inverse et arrimions la cargaison dans la carlingue afin que tout soit prêt pour le décollage, le lendemain matin, dès la première lueur du jour.

Je rentrais au camp assis à plat dans le traîneau, les fesses sur des peaux d'orignal. Le fils aîné de Joachim, Daniel, un colosse trapu comme un ours noir, les épaules en armoire à glace, poussait les chiens à fond. Il savait que ça me plaisait et il m'en promettait toute une ; alors, je m'y préparais.

« Hue ! Hue ! » criait Daniel à pleins poumons, d'un ton qui claquait comme la lanière d'un long fouet dans l'air glacial du soir. « Hush ! Hush !¹ » Il les poussait sur la piste. Sur le coup, les chiens étaient surpris, un peu perdus. Ils s'attendaient, et avec raison, à ce que leur dure journée de labeur soit finie et à rentrer au bercail. Ils piétinaient, cherchaient un peu leur route, le nez au vent. Mais dès qu'ils avaient compris et que la chienne de tête les avait alignés dans la bonne direction, « le diable était aux vaches² », comme disait le pilote. Les dos s'arrondissaient, les jarrets pliaient, les collerettes se hérissaient, les griffes s'agrippaient dans la neige durcie. Il n'y avait plus rien sur terre pour arrêter le traîneau infernal.

La course était effrénée. D'abord sur la glace ouverte du lac, puis nous nous enfoncions en véritable tornade dans

¹ *Hush!* : commandement du maître de traîneau pour « avancez ! »

² *Le diable est aux vaches* : expression populaire pour « aller à un train d'enfer »

la pessière³, nous fauflant comme un écureuil poursuivi par un coyote entre les troncs menaçants des sapins et des épinettes. Même si je me tenais fermement à deux mains aux cordages, je risquais à tout instant de me faire projeter dans la neige ou les bosquets touffus. Et le géant aux commandes lançait de plus belle des cris puissants qui pétaient en coups de fusil : « Hush ! Hush ! Hâ ! Hâ ! Allez ! Allez ! Hâ ! Hâ ! » Nous bifurquions à nouveau, coupions à travers l'orée du bois, revenions sur le lac et piquions vers la maison à une vitesse vertigineuse.

Les bêtes savaient fort bien que cette fois était la bonne. Un gros morceau de poisson gelé dur comme un quartier de bouleau les y attendait. Les chiens qui ne s'étaient rien mis sous la dent depuis vingt-quatre heures avaient une faim de loup.

L'équipage volait dans les airs.

À la queue leu leu, les chiens aboyaient, se cabraient, fonçaient dans les colliers, le pavillon au vent, roulé en queue d'écureuil. Le traîneau bondissait, je riais aux larmes, les dents serrées. Nous passions en flèche devant la cabane où s'étaient massés nos spectateurs amusés. Daniel freinait de tout son poids, ses deux pieds de mastodonte bien à plat sur le frein à crampon, tandis que ses grosses pattes empoignaient solidement les manchons du traîneau. Les

³ Pessière : forêt naturelle peuplée d'épicéas

deux tiges de métal arrimées au traîneau lacéraient le sol gelé et rocailleux en lançant des étincelles.

Le train s'immobilisait enfin – parce que les chiens le voulaient bien! – devant les niches. Toute la famille au grand complet était là, devant la porte: le grand-père, la grand-mère, le frère d'Antan et sa femme Pinamen⁴, sa belle-sœur Mani⁵, les jeunes, les enfants et les bébés dans les tikinagans⁶.

Notre arrivée était spectaculaire. On nous applaudissait sourdement à coups de mitaines épaisses, les cris de joie fusaient. Ouf! Je posais lentement les pieds à terre, courbaturé, les os brisés comme si j'étais tombé en bas d'une montagne. Nous entrions tous dans la cabane en riant. «J'en avais eu pour mon argent!», auraient dit les Blancs.

La soirée se déroulait dans la joie et la douceur. La truie, un long poêle rond fabriqué maison à même un baril d'essence de plus de deux cents litres que Joachim et Daniel avaient recyclé, servait à chauffer l'habitation et à cuisiner. La truie était impressionnante. Pour nous faire rire, Joachim disait que Mashti Mendo⁷, le Lucifer des Blancs, utilisait ce type de poêle pour chauffer l'enfer. C'est sur son dos aplati à coups de fer de hache par les deux hommes que Mani et ses filles cuisinaient.

⁴ *Pinamen*: Philomène

⁵ *Mani*: Marie

⁶ *Tikinagan*: berceau, porte-bébé

⁷ *Mashti Mendo*: mauvais esprit

Aussitôt franchi le pas de l'épaisse porte en madrier équarri à la hache, une réconfortante bouffée de chaleur me montait au visage et une agréable odeur me piquait la langue. Je savais sur-le-champ ce qui mijotait pour nous dans l'énorme chaudron fumant à pleine vapeur sur le poêle. De la perdrix!

Il faut n'avoir qu'une fois dans sa vie humé les uniques saveurs de perdrix qui mijotent pour en garder un souvenir ineffaçable. En cette saison, les perdrix étaient à leur meilleur.

Je ressentais immédiatement dans toutes les fibres de mon corps un profond sentiment de bien-être. J'en prenais conscience jusque dans mon âme. La chaleur enveloppante, l'atmosphère de paix et de quiétude qui régnait dans la cabane, ses murs épais faits de grosses billes en bois rond montées en queue d'aronde, les gens accueillants, les saveurs, les odeurs, les regards qui se croisaient et les sourires qui s'échangeaient, les voix douces, l'amitié palpable, les bébés joufflus qui nous suivaient de leurs grands yeux noirs, étonnés, les chiens qui hurlaient dehors, les rires discrets qui fusaient, mon profond sentiment de fierté d'être là, au cœur de la forêt, d'être un Anishnabé, un homme, un surhomme; tout cela faisait mon bonheur. Quelque part en moi je savais que je vivais des moments uniques. Je m'en imprégnais.



Il n'y a pas, comme certains le croient,
de vies moins importantes.
Il n'y a que la vie,
que ce soit celle de la perdrix,
de l'arbre ou de l'homme.

Nous mangions comme des Wendigo⁸ de la perdrix à la chair ferme et sombre, des patates et des glissantes bouillies⁹ dans le même chaudron, du pain trempé dans l'onctueuse sauce blanche au fond de notre assiette creuse. Un repas qui se déroulait dans un brouhaha indescriptible: les hommes à la table, les femmes tournant autour comme des hirondelles, remplissant les plats d'une

⁸ *Wendigo*: ogre, personnage maléfique chez les Atikamekw, des Amérindiens de la Haute-Mauricie

⁹ *Glissantes bouillies*: beignets à l'amérindienne

montagne de nourriture odorante au fur et à mesure qu'ils se vidaient. Les jeunes mamans avec leur bébé. Nous étions conviés à engloutir un gigantesque festin et nous y faisons honneur en sapant à qui mieux mieux.

Après le repas, les hommes bourraient leurs grosses pipes. Nous nous étendions sur les peaux, les couvertures, les sacs de couchage. Nous savions que Joachim allait prendre la parole et raconter un récit de chasse tel qu'il l'avait entendu de son père. Il soulignerait l'intelligence des martres et des visons et enchaînerait en racontant ses succès au piégeage des castors et comment il avait joué de finesse avec le vent pour approcher et tuer son dernier orignal.

Nous attendions ce moment avec plaisir. Joachim nous réservait souvent une surprise : une peau géante de castor, grande comme une couverture de la Compagnie de la Baie d'Hudson, ou de loutre albinos, toute blanche.

Aujourd'hui je te parle d'une voix
qui n'est plus celle de tous les jours.



ILS ONT DÉCHIRÉ LA TERRE

Ce soir-là, la surprise fut très différente de celle que nous attendions. Le chasseur prit un air préoccupé, le front barré, les yeux sombres. Les femmes s'étaient arrêtées de laver la vaisselle. Elles se sont rapprochées de nous les mains humides, tordues dans leurs tabliers à carreaux. Les enfants se sont tus. Manifestement, tous les membres du clan savaient de quoi il en retournait. Peut-être même s'étaient-ils concertés.

Assis sur une bûche, mon père s'est redressé, prêt à écouter ce que Joachim avait à lui dire. Le chasseur lui parlait à voix basse mais claire. Il articulait et pesait chaque mot, le fourneau de sa pipe enveloppé dans ses mains posées sur ses genoux.

– Shipun, je te parle ce soir car tu dois savoir ce qui m'a enlevé le sommeil depuis plusieurs mois. Toi seul peux

m'aider à retrouver la paix. Nous sommes inquiets. Nous ne savons pas ce qui se passe. Il y a des étrangers, des Blancs, qui se sont installés sur mon territoire.

Joachim a fait une pause pour nous laisser le temps de bien comprendre ce qu'il disait, puis il a repris la parole. – L'hiver dernier, Daniel a rencontré des hommes en traîneau à chiens sur l'autre versant de la montagne Makwa. Il leur a donné du poisson frais sorti de nos filets. La forêt est à tout le monde et ils ont le droit d'y être. Ils se disaient « arpenteurs » et affirmaient être venus vérifier s'il y avait beaucoup d'arbres dans la forêt. Ils auraient dû me le demander. Je sais qu'il y a de beaux arbres sur tout le flanc sud de la montagne: des pins géants, des sapins pleins de médecine, de longues épinettes, quelques beaux bouleaux à canot, des merisiers aussi. C'est là que j'ai appris à chasser l'orignal avec mon grand-père et mon père. Je ne me suis pas méfié.

« Au cours de l'été, en notre absence, les hommes blancs ont ouvert des chemins avec des tracteurs. Ils ont déchiré la terre, déraciné de vieux pins, des sapins, des épinettes, souillé les ruisseaux, saccagé les plus beaux ravages¹ des orignaux. Ensuite, ils ont construit quatre camps. Et cet hiver, voilà qu'ils coupent tous les arbres qui leur tombent sous la main ; c'est comme si des volées entières d'outardes

¹ Ravages: lieux habités par les orignaux l'hiver et les sentiers qu'ils tracent dans la neige pour faciliter leurs déplacements (québécoisisme)

étaient abattues en plein vol, laissant le ciel d'automne complètement vide. Ça n'aurait pas de sens.»

«Ils empilent les billots sur le lac. Nous sommes allés voir. Toute la glace est couverte de piles de billots morts, déchiquetés, tordus. Les plus beaux, les plus gros, ont été coupés! Je ne peux plus tendre mon filet à pêche comme j'avais l'habitude de le faire et ce printemps, il sera impossible de naviguer sur le lac et la rivière.»

«J'ignore pourquoi ils font cela. Je suis ici chez moi, sur le territoire de mes ancêtres. Mon père, ma mère, mon grand-père, ma grand-mère sont enterrés dans le sol de cette montagne. Ces gens-là sont des Mashti Mendo d'arbres. Ils ne les aiment certainement pas. Ça fait mal au cœur! Je ne comprends pas leur colère à l'égard de la forêt. Bientôt il n'y aura plus d'arbres, plus d'orignaux, plus de perdrix, plus de loutres, plus de poissons, plus rien. Je n'aurais jamais pensé voir cela un jour. Je suis inquiet. Que restera-t-il pour nos enfants et nos petits-enfants?»

Le silence était lourd dans la cabane. La truie se mourait. Le froid prenait le dessus. Des frissons nous couraient sur la peau. Daniel s'est levé comme un lézard qui s'étire. Il a ouvert lentement la porte du poêle et enfourné une à une trois énormes bûches sèches avant de la refermer bruyamment et d'ouvrir la tirette. L'air s'est engouffré en mugissant, le bois s'est enflammé. Daniel a repris sa place. Ces deux minutes de silence nous avaient permis de réfléchir.

– C'est la Canadian International Paper, a répondu mon père, l'air soucieux. Ils coupent surtout dans la région de l'Attikamekwsipi², au nord de La Tuque. Je ne savais pas que les bûcherons viendraient aussi vite ici.

« Je vais écrire une lettre à la Compagnie de la Baie d'Hudson. Il leur faudra choisir entre la coupe du bois ou la trappe des animaux à fourrure. Les deux ne peuvent pas s'effectuer en même temps. Je vais aussi écrire une lettre au surintendant, mon patron de Winnipeg, pour l'informer de ce qui se passe. »

Joachim a opiné, rassuré. Il a sorti sa blague à tabac de la poche arrière de ses britches³ et a bourré sa pipe qui s'était éteinte au creux de sa main, en tassant les brins de son index calciné et plié en crochet. Puis, il a pris une allumette au fond de sa poche de chemise en flanelle, a posé la tête de celle-ci directement sur la tôle brûlante du poêle. Elle a pris feu, rouge comme une chikouté⁴. Il a placé la flamme sur le gros foyer culotté de sa pipe, a tiré bruyamment et lancé des commissures de ses lèvres des jets de fumée bleue qui se sont mis à flotter dans la cabane.

– Tu es le premier chasseur que je visite dans ma tournée. Je vais en parler aux autres familles. Ce qui se passe sur ton territoire concerne toute la communauté. Au printemps, quand nous serons tous de retour au lac Cabonga,

² Attikamekwsipi : rivière Saint-Maurice

³ Britches : pantalon bouffant en laine (mot tiré de l'anglais)

⁴ Chikouté : fruit sauvage, plaquebière



Que restera-t-il pour nos enfants
et nos petits-enfants ?

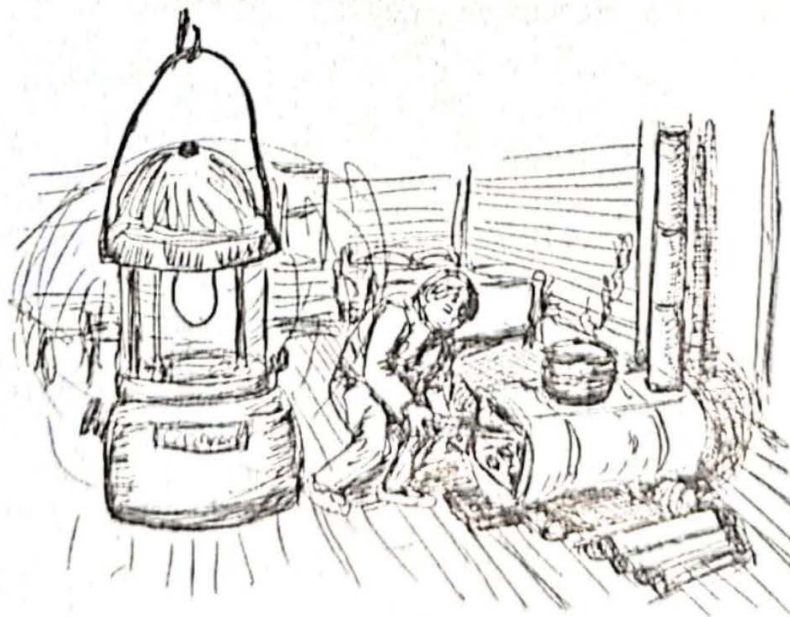
je vais rassembler tout le monde au poste pour que nous puissions en discuter entre nous. D'ici là, j'aurai reçu des réponses à mes lettres.

Malgré les propos rassurants de mon père, l'inquiétude est demeurée visible au fond des yeux. Les femmes sont retournées à leurs tâches. La conversation a repris, lentement, mais pour la première fois elle manquait d'entrain.

Moi qui avais tout vu et tout entendu, j'ai pensé que Shipun disait cela pour rassurer le clan mais qu'au fond de lui-même, il était très inquiet. Il connaissait mieux que nous tous le monde des Blancs.

Notre ancêtre, Pone Matshewan,
avait été le plus grand chasseur
de tous les temps.

Grâce à ses connaissances de la forêt,
des mœurs des animaux,
des caprices du lac Cabonga,
il avait plus d'une fois à lui tout seul
sauvé son peuple de la famine.
Il connaissait tous les animaux
et pensait comme eux.



J'AVAIS LE SENTIMENT QUE NOTRE VIE BASCULAIT

Au matin, nous avons vite fait de déjeuner. Le pilote et Daniel étaient déjà partis pour réinstaller la batterie de notre avion qui, comme nous, avait passé la nuit au chaud. L'hélice tournait, le moteur se réchauffait. Il en avait pour un bon dix minutes à tourner.

J'étais engoncé dans mes vêtements lourds et épais : combinaison de coton, brèches de laine rude, anorak en duffel, mukluks en peau d'orignal, tuque, foulard, mitaines à pagode.

Droit comme un sapin, je sautais à pieds joints sur le plancher, les bras ballants pour que tous mes vêtements tombent en place. Avant de sortir, je remerciais : « Miguetchsh! Matací!¹ »

¹ Miguetchsh! Matací! : Merci! Au revoir!

En ouvrant la porte, une nuée blanche prenait la cabane d'assaut. Je fermais vite derrière moi afin de bloquer le passage au froid sournois. J'aimais cette sensation unique aux matins d'hiver, celle de me retrouver tout à coup dans un autre univers. Tout était si léger, si cassant, si immensément blanc, pur et lumineux à en avoir mal aux yeux.

L'air que je respirais me brûlait la gorge comme une goulée d'Esprits². Celui que j'expirais par la bouche et le nez se transformait en frasil en suspension devant moi, puis disparaissait comme par enchantement. Je me sentais alors vivre intensément, pleinement. Un Anishnabé ne pouvait pas être en aucune façon plus vivant que je l'étais en cet instant.

Dès qu'ils m'apercevaient, les chiens sortaient précipitamment de leurs niches creusées dans le sol, leur longue queue touffue en roue. Ils hurlaient d'envie, pensant que j'allais les atteler au traîneau. C'étaient des chiens vaillants, toujours prêts à foncer dans le collier. Ils étaient déçus lorsqu'ils me voyaient emprunter plutôt le sentier qui descendait au lac.

Les pies bruissaient dans les sapins et se posaient un instant en travers de mon chemin. Elles attendaient la mie de pain que Pinamen leur lançait à la volée tous les matins.

Mes pas crissaient sur la neige compactée par le vent. Et ils résonnaient comme quand Kokum tapait sur sa

² *Goulée d'Esprits* : petite gorgée d'eau-de-vie



J'aime les chiens esquimaux,
ces coureurs polaires !

banique chaude pour vérifier si elle était cuite. Les vibrations montaient dans mes jambes. Je les entendais, sourdes dans mes oreilles. Je me sentais aérien. Je ne portais pas à terre. Je bondissais malgré mes vêtements lourds et encombrants.

Je voyais au loin, dans l'air translucide, Shipun et Monsieur Jos Fecteau qui discutaient sous la grande aile de l'avion. Ils devaient parler fort et se faire de larges signes pour se comprendre, car le moteur pétaradait. Mon père traçait un cercle dans les airs avec sa mitaine et le pilote l'approuvait de la tête.

Nous décollions avec le jour. Le pilote effectuait un cercle au-dessus de la cabane qui fumait. En bas, un Daniel miniature s'affairait à atteler les chiens. Nous saluions nos hôtes en battant des ailes et ils nous saluaient de la main, tout petits vus d'en haut. J'étais triste de partir. Je ne les reverrais qu'au printemps.

Le récit de Joachim avait semé l'inquiétude dans nos cœurs.

Nous volions à très basse altitude. L'Otter susurrant comme un maringouin dans une chambre à coucher pendant la nuit. Mon père était sur le qui-vive, le front collé au hublot. Il prenait généralement cette position quand il faisait le décompte des cabanes à castors le long d'un ruisseau ou lorsqu'il voulait voir un orignal du haut des airs.

Nous avons vite fait de franchir la montagne. Les bûcherons, que nous voyions grouiller comme des fourmis, s'attaquaient maintenant à la vallée. Ils nous ont entendus, se sont cassé le cou pour nous apercevoir, puis ils ont repris leur travail.

Les troncs coupés étaient empilés en tas sur le lac et les rives de la rivière. Au printemps, tout ce bois serait mis à l'eau, encombrant les lacs et les rivières. Les billots seraient flottés sur de longues distances, vers je ne sais où.

Nous avons survolé les quatre camps de bûcherons. Un cinquième était en construction. Le pilote a décrit un cercle et est revenu au-dessus de la scène qui nous préoccupait, plus bas.

J'étais peiné de voir la mine accablée de mon père. Je ne l'avais jamais vu dans un tel état. C'était comme si ce matin-là le soleil s'était couché dans ses yeux et s'enfonçait dans son cœur. Je l'ai vu serrer les dents, comme s'il venait de prendre une décision importante. Sa figure s'est ensuite détendue. Il a mis sa main sur l'épaule de Monsieur Jos Fecteau pour lui signaler de poursuivre la route. Il en avait assez vu !

Tout le flanc de la montagne avait été mis à nu. La coupe à blanc me bouleversait. Je me demandais : « Pourquoi tout ce bois ? À quoi leur servait-il ? » La tête me tournait. J'avais le sentiment que notre vie basculait. Je n'avais jamais été inquiet à ce point auparavant.

En forêt, nous abattons rarement un arbre vert. Nous chauffons au bois sec, mort. Celui qui avait été coupé ici, sous nos yeux, était dans la force de l'âge, en pleine croissance.

Un arbre avait-il plus de valeur abattu que vivant ? Je pensais à notre vieux pin penché, le pin de mon père, la mémoire de la Terre. Je pensais à la pinède, au cimetière des Anishnabés, à Kokum qui disait que la Terre, notre mère nourricière, était faite de la poussière des os de nos nombreux ancêtres et que tout ce qui poussait avait besoin de cet humus sacré. Où ces hommes s'arrêteraient-ils ?

Marcher, marcher, suivre son chemin.
Marcher dans le sentier de ses pensées.
Cheminer comme un Brave
sur la route rouge de son cœur.
Tout cela, c'est bien!
Mais c'est le rude portage de l'âme qui,
seul, te mènera à la liberté.

